

Les Femmes de la maison - Womanhouse - , écriture et mise en scène de Pauline Sales.

Publié le 13 janvier 2021



Photo Jean-Louis Fernandez

A l'origine de toutes les histoires - épopée du quotidien ou témoignage autobiographique -, se trouve une maison qu'un homme éclairé, amoureux de son épouse photographe, lui offre, avant de la racheter afin que ce home devienne alors un abri libre et un lieu de création, si ce ne sont deux règles à respecter - une œuvre à remettre à la fin du séjour, et la présence d'une femme de ménage qui veille tant sur la maison que sur sa locataire.

Tel est le challenge exposé de la maison en question, sur le plateau, dans la mise en scène par Pauline Sales des *Femmes de la maison* dont elle est également l'auteure. La jolie scénographie de Damien Caille-Perret est éloquent, avec ses modules de parois intérieures qui, une fois retournés, représentent le mur extérieur avec ses trois fenêtres.

La maison désigne à la fois le bâtiment et le « chez soi » - objet architectural et espace symbolique -, un espace réservé et isolé du reste de la société où l'on peut vivre seul ou à plusieurs, avec un jardin propice à la culture, selon la formule emblématique voltairienne.

La protection et l'isolement de ce lieu à investir entretiennent le recueillement, la solitude et la « retraite » - un abri, un refuge, une « chambre à soi », à la Virginia Woolf, avec la perspective d'une continuité - identité et créativité -, une même maison et un même destin.

La pièce de Pauline Sales doit son titre, *Les Femmes de la maison*, à l'exposition *Womanhouse* de 1972, en Californie, organisée par Judy Chicago et Miriam Schapiro - deux figures emblématiques et subversives, reprises et « interprétées » sur la scène.

L'installation plastique - la performance de *Womanhouse* proposait à vingt-cinq femmes artistes d'investir une maison abandonnée afin d'explorer l'expérience féminine vécue. Les artistes étaient tenues de déconstruire les codes d'un enfermement domestique forcé, à travers la réalisation d'œuvres personnelles. Cette exposition inventive et populaire a inspiré l'exposition *Women House* qui s'est déroulée à la Monnaie de Paris en 2017.

Les femmes émancipées, Judy et Miriam déjà citées, relèvent de la deuxième époque dans la chronologie du spectacle, celle des *seventies* - , précédée par les années 1950 et suivie par celles de 2020. Pour 1970, robes colorées hippies et herbes illicites du jardin.

Détermination de ces féministes judicieuses dans l'audace et la conquête de soi, au-delà des préjugés et clichés : la plasticienne Miriam offre une installation des plus cocasses et inattendues, la suspension sur un fil de petites culottes avec leurs bas et collants à enfiler, la création de coussins roses aux fentes rouges, cousues à la main - une éloquence crue.

Être une femme n'est plus une honte ni une humiliation mais un accomplissement de soi.

Malice et facétie, la pièce de Pauline Sales donne à voir et à entendre - émotion et provocation - les excès en matière de féminisme, défenseur-e-s et détractrices mêlés.

Certes, les stéréotypes masculins ont volé en éclat, mais il faut toujours leur résister.

Associer la femme à l'art et parler d'elle comme créatrice est le joli défi relevé de l'auteure.

La pièce présente en effet trois temps, le premier pour les années 1950, avec Simone qui tente d'accéder à son indépendance et de conquérir son identité artistique, n'ayant pas trouvé l'équilibre attendu jusque là, entre une vie familiale - un mari et des enfants dont elle se sent « responsable » - et la nécessité existentielle de faire œuvre. Elle essaie de s'expliquer - justification et légitimation - auprès de sa sœur protectrice venue la visiter.

La maison sera le lieu de son assentiment à un choix de vie qui lui convient exactement.

L'émergence du féminisme moderne tient, entre autres, à ce qu'aux droits de l'homme, de l'être humain, on ajoute les droits de la femme, de l'être humain féminin, réveillant le débat entre universalisme et différentialisme : l'égalité ou bien la différence à faire valoir...

Les partisans-es de l'un ou l'autre des deux camps irréconciliables sont pléthore.

Les nombreuses artistes femmes - écriture, peinture...- sont talentueuses et influentes, en Angleterre et Amérique du Nord, au XIX^e siècle, telle Charlotte Brontë avec *Jane Eyre* (1847) ; elles ont l'appui de quelques-uns, tel Henry James avec *Les Bostoniennes* (1886).

Et si certains tiennent la femme responsable de son asservissement, le XX^e siècle apporte un discours plus fort, des conquêtes juridiques, sociales et économiques. Henry Miller n'avait-il pas écrit en son temps : « *Si c'est vers une plus grande réalité que nous nous tournons, c'est à une femme de nous montrer le chemin. L'hégémonie du mâle touche à sa fin. Il a perdu contact avec la terre.* » (*Dimanche après la guerre*, 1944).

Et la déflagration féministe du XXI^e siècle surgit activement, lors des années 2020, dans la maison partagée, où trois résidentes semblent échapper, chacune à leur manière, à l'instrumentalisation de l'artiste femme dont elles pourraient, par inadvertance, faire l'objet.

Elles écrivent toutes les trois : doit-on parler pour autant d'écriture féminine ?

L'une préfère l'appellation d'écriture, elle ne revendique nulle identité de genre. Pour l'autre, nul doute, elle est femme, ne s'oblige ni à un jogging quotidien ni à manger du quinoa, elle aime en échange boire un verre de kir et prendre du bon temps.

La troisième se tient entre les deux, éloignée des conflits, et travaillant pour son compte.

Ces locataires vivantes et colorées, chantantes ou l'injure à la bouche, circulent d'une époque à l'autre, d'un rôle à l'autre annoncé par le précédent, soit un ballet de femmes toutes plus convaincantes les unes que les autres, engagées, décidées et séditieuses.

Rien moins que de magnifiques rebelles jouées par la niaque décoiffante d'Olivia Châtain, d'Anne Cressent et d'Hélène Viviès dans une symphonie de convictions bien senties.

Quant à Vincent Garanger, il joue l'homme - non pas le mâle caricatural, mais simplement à l'écoute de ses compagnes de jeu, attentif et patient. Réalisateur de films sur la décolonisation, il sait ce que le sentiment de domination veut dire, qui soumet les plus faibles. En un final sincère, il interprète à merveille la dernière « femme de ménage ».

Une invitation captivante à entrer dans la maison des femmes, pour mieux les entendre.

Véronique Hotte

Théâtre de L'Éphémère au Mans, du 11 au 14 janvier.

La Comédie - Centre dramatique national de Reims, du 20 au 23 janvier.

La Comédie - centre dramatique national de Saint-Étienne, du 27 au 29 janvier.

Théâtre Jacques Carat à Cachan, le 3 février.

Les Scènes du Jura - Scène nationale de Lons-Le-Saunier. TNBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, du 10 au 13 mars.

TGP - Théâtre Gérard Philippe - Centre dramatique national de Saint-Denis, du 3 au 16 avril.